

*Constance Debré*  
**Nom**



Flammarion

# Nom

Constance  
Debré

« J'ai un programme politique. Je suis pour la suppression de l'héritage, de l'obligation alimentaire entre ascendants et descendants, je suis pour la suppression de l'autorité parentale, je suis pour l'abolition du mariage, je suis pour que les enfants soient éloignés de leurs parents au plus jeune âge, je suis pour l'abolition de la filiation, je suis pour l'abolition du nom de famille, je suis contre la tutelle, la minorité, je suis contre le patrimoine, je suis contre le domicile, la nationalité, je suis pour la suppression de l'état civil, je suis pour la suppression de la famille, je suis pour la suppression de l'enfance aussi si on peut. »

*Constance Debré est l'auteur de Play Boy (Stock, 2018) et de Love Me Tender (Flammarion, 2020).*

Flammarion

Nom

## DU MÊME AUTEUR

*Play Boy*, Stock, 2018 ; 10-18, 2020.

*Love Me Tender*, 2020 ; J'ai lu, 2021.

Constance Debré

Nom

Flammarion

© Flammarion, 2022.  
ISBN : 978-2-0815-1593-2

« Là où la psychanalyse dit : Arrêtez, retrouvez votre moi, il faudrait dire : Allons encore plus loin, nous n'avons pas encore trouvé notre corps sans organes, pas assez défait notre moi. Remplacez l'anamnèse par l'oubli, l'interprétation par l'expérimentation. Trouvez votre corps sans organes, sachez le faire, c'est question de vie ou de mort, de jeunesse et de vieillesse, de tristesse et de gaieté. Et c'est là que tout se joue. »

GILLES DELEUZE ET FELIX GUATTARI,  
*Mille plateaux*





Elle trempe le gant dans la bassine d'eau tiède, elle le passe sur le visage, elle baisse le drap, elle baisse le pyjama, elle passe le gant sur le sexe mort de mon père, elle remonte le drap au-dessus de la taille, elle me demande une chemise, je me tourne vers le placard, je prends une chemise que je pose sur le lit, elle prend mon père par les épaules, elle essaye de lui enlever sa veste de pyjama, les bras ne se déplient pas, elle s'empêtre, je la vois qui s'empêtre, je me penche, allez je me penche, j'attrape l'épaule froide, je glisse mon bras derrière son dos froid, je mets ma main dans sa main froide, je tire le bras bloqué, je pense à Rigidité Cadavérique, j'enlève le pyjama, je mets la chemise, je repose mon père contre l'oreiller, elle range les deux pompes, elle enlève les tuyaux, elle

## NOM

ramasse les poches de morphine et de sédatif, elle les met dans une valise spéciale avec un code, c'est pour récupérer la morphine qu'elle est venue, C'est la procédure, elle m'a dit au téléphone, le gant la chemise c'est son idée, elle a dit On ne peut pas le laisser comme ça, elle s'en va, il fait toujours nuit, je retourne dans la cuisine, je refais du café, le jour se lève, il fait beau, je sens l'odeur sèche du jardin, à huit heures et demie je prends la carte bleue de mon père sur la cheminée, je prends la Peugeot, la 206 trois portes diesel 197 000 kilomètres achetée à Touraine Occasions il y a quelques jours, je vais au distributeur du Super U, j'hésite sur le montant, je tire deux cents euros.

Il fait déjà chaud quand je rentre, je ferme les volets de la chambre, je le regarde, il a déjà changé, plus tiré, plus cirieux, les pompes funèbres passeront quand on aura le certificat du médecin, il ne faut pas trop tarder avec la chaleur, je reste dans la maison avec la chaleur qui monte, je suis seule avec lui, comme cette nuit, comme toutes les nuits de ces dernières semaines, c'est calme, c'est nouveau ce calme, c'est le silence, la machine à oxygène qu'on n'entend plus, parfois je passe dans sa chambre, j'entre, je regarde.

## NOM

Le médecin frappe à la porte, je lui ouvre, il va dans la chambre, il constate, on retourne dans le salon, il fait le certificat, il dit qu'il aimait bien mon père, que c'était un patient particulier mais qu'il l'aimait bien, je me dis qu'il doit dire ça à chaque fois, à chaque mort, qu'il doit penser que ça fait plaisir, il me prend dans ses bras, c'est gênant, je suis raide, ça ne dure pas, il me donne le certificat, tire-toi, tire-toi t'entends, il se tire.

Ma sœur arrive avec son mari, elle porte des lunettes de soleil comme aux enterrements de star, elle pleure, elle n'ose pas aller le voir, je l'accompagne, ils déjeunent, moi je ne déjeune pas, je veux aller nager après, d'habitude j'y vais plus tôt, les pompes funèbres débarquent, ils garent leur camion devant la maison, ils sont deux ou trois types je ne sais plus, que des hommes, peut-être que c'est un métier d'homme, je leur donne le certificat, je signe des papiers, ma sœur retourne dans la chambre de mon père, je l'entends qui lui parle, elle pleure fort, elle dit en pleurant qu'elle ne veut pas qu'ils l'emportent, j'y vais ou bien son mari je ne sais plus, on lui parle, elle se calme, je leur dis de partir, de rentrer chez eux, ils habitent en face,

## NOM

de l'autre côté de la Loire, ils ont quitté Paris, je leur dis que je vais m'occuper des pompes funèbres, vous aussi tirez-vous, ils s'en vont, les types des pompes funèbres sortent la civière en métal de leur camion, frigorifique je me demande, ils vont dans la chambre, je leur donne des affaires pour mon père dans le cercueil, je leur donne un jean, une autre chemise bleue, une paire de Clarks, un slip, des chaussettes, je vais dehors, dans la rue devant la maison, ils passent la porte avec mon père dans la housse en plastique sur la civière en métal, je dis Donc les pieds devant c'est les pieds devant, les types des pompes funèbres ne répondent pas, à travers la housse en plastique opaque mais transparent je vois les mèches de cheveux blancs de mon père, ils glissent mon père à l'arrière du camion, ils se tirent, ils se tirent eux aussi, lui aussi, je retourne dans la maison, je suis seule, la maison est vide, il y a du soleil, je vais dans sa chambre, je regarde, je passe dans le salon, je prends mon sac de piscine, je ressors, je reprends la Peugeot, Touraine Occasions c'est juste en bas, sur la levée, dans la zone industrielle près de la Loire, je roule, il fait beau, je traverse le Cher, je prends direction Tours Nord,

NOM

je me gare sur le parking du Centre aquatique du  
Lac, un bassin de cinquante, je nage tous les jours,  
je nage.

Je suis née pour terminer un sale boulot, je dis sale mais je pense beau, un beau boulot, le plus juste, le plus moral, j'insiste, le plus moral, celui de détruire, de finir, je dis ça calmement, simplement, juste comme ce qui doit être fait, ce qu'on a tous à faire, pas réparer comme ils disent toujours, il n'y a rien à réparer, mais au contraire rompre, partir, participer à la grande entreprise de perte, l'accélérer, achever les choses. Quel est ton nom, Personne, c'est rien le nom, c'est comme la famille, c'est comme l'enfance, je n'y crois pas, je n'en veux pas.

Dans la chambre du mort, dans un tiroir, une photo de baptême. Photo officielle de ma vie officielle. Devant le château de ma mère au Pays

## NOM

basque, mes parents, mes deux grands-mères, mon grand-père ministre, moi dans les bras de ma mère, je porte une grande robe en dentelle blanche. Il y a eu un article dans le journal local, à la messe les hommes du village ont chanté pour moi, le président de la République a dit à mon grand-père que Constance c'est très beau. C'est comme dans les livres dont vous êtes le héros, il faut choisir d'aller à droite ou bien à gauche, choisir l'histoire qu'on se raconte, quel héros on est, trier, décider, s'arracher. Toutes les photos sont comme ça, toutes les phrases aussi j'imagine. Je n'emporte pas la photo, je la remets dans ce meuble qui sera vendu, ou récupéré par ma sœur, ou jeté, je referme le tiroir, je sors de la chambre.

Je me suis débarrassée de presque tout. De la famille, du mariage, du travail, des appartements, des choses, des êtres. C'est ce que j'ai fait ces dernières années, me débarrasser. D'un coup et calmement, c'est à la fois rapide et lent, c'est matériel et intérieur, c'est comme creuser, comme descendre dans des galeries, comme aller de sous-sols en sous-sols, comme nager aussi, c'est des longueurs et des longueurs. On ne peut plus revenir en arrière, ce

## NOM

qui était avant n'existe plus, ce qu'on était avant n'existe plus, d'ailleurs c'est exactement cette impossibilité qu'on voulait. Faire disparaître les questions, les priver de cause, les rendre caduques. Ça se refuse un héritage, je ne parle pas d'argent, ça fait longtemps qu'il n'y en a plus, je parle de la croyance, de la fidélité. Il faut en finir avec l'origine, je ne garde pas les cadavres.



Le décor c'est les années soixante, Paris, Saint-Germain-des-Prés, c'est des fils de famille, ou bien des filles. Du côté de ma mère elles étaient quatre sœurs, comme du côté de mon père ils étaient quatre frères, la même folie de part et d'autre puisque les familles sont toujours la folie. Elle était la dernière, elle était née dans un château. À l'époque où ils se sont rencontrés, elle vivait dans un grand appartement, rue Bonaparte, avec sa sœur la plus proche, la première qui va mourir, mélange alcool médicaments, overdose ou suicide, comment savoir dans ces cas-là. L'immeuble était à sa famille, à leur famille, à ma famille, il y avait le buste en marbre d'un ancêtre baron dans le hall et des cousins dans les étages. Son père à elle, mon grand-père, était mort quand elle avait quatorze

## NOM

ans, lui aussi avait été député et même ministre, mais il était mort depuis longtemps. Sa mère, ma grand-mère, vivait dans les Landes avec ses chiens, de temps en temps elle venait à Paris, vérifier ce qu'il se passait, il y avait des disputes, des cris, des scènes. Les parents dans cette famille étaient des gens violents. L'aristocratie rend fou. Pas à cause de la consanguinité. À cause de la croyance. De la croyance que ça existe, ça, être noble. Surtout quand ça n'existe plus, surtout quand tout le monde meurt et que les châteaux brûlent. Dans cette famille on élevait les enfants comme on élevait les chevaux, pour être beaux. Être beau ça veut dire plein de choses. Le reste n'a pas d'importance.

Après le bac et les années de pension chez les bonnes sœurs, elle s'était inscrite à la Sorbonne, on l'avait arrêtée dans la rue, on lui avait proposé de faire des photos, elle posait pour des magazines, elle défilait pour des couturiers, elle était devenue mannequin, il y avait quelque chose d'effrayant dans sa beauté, pour tout le monde, pour elle-même aussi.

Quand elle vient me chercher à la sortie de l'école, dix ans, quinze ans plus tard, c'est ça que